

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 5

Artikel: Favéy et Grognez à Yverdon : [suite]
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195396>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Lettres à une vieille femme.

II

Madame,

J'ai à examiner aujourd'hui votre troisième grief contre notre sexe :

« Je connais des messieurs qui restent à causer dans les cafés jusqu'à minuit, quoique la police doive faire fermer les dits cafés à onze heures. »

Hélas, madame, qui ne les connaît pas; ils s'appellent légion.

Mais dans cette légion, je voudrais distinguer ceux que la considération publique entoure; cette clientèle choisie des cercles et des cafés de premier ordre; ces hommes enfin, qui, aux yeux de tous, sont honnêtes, travailleurs, rangés, et dont les familles, grâce à leurs efforts, ne manquent de rien en ce qui touche la vie matérielle.

Combien n'en est-il pas, parmi ces derniers, qui croient de bonne foi avoir rempli leurs devoirs d'époux et de père parce qu'ils ont assuré le pain quotidien de leur famille ?

Hors les repas pris à la hâte, toutes les heures de la journée sont pour le bureau, l'atelier, le chantier, les affaires. Puis le soir venu, monsieur s'en va à son cercle ou à son café, prendre ses ébats, causer ou faire sa partie de cartes ou de billard. Et c'est ainsi six jours de la semaine et quelquefois sept. Les mieux avisés, pourtant, donnent à leur famille l'après-midi du dimanche, quand ils n'ont pas, ce jour-là, un rendez-vous d'affaires, une fête ou un comité qui réclame leur présence.

Je ne voudrais cependant pas vous laisser croire, madame, que j'éprouve de la répulsion pour le cercle et le café; que je dédaigne une causerie agréable, une partie de cartes ou de billard. Loin de là est ma pensée, comme l'est celle de critiquer ceux qui usent de ces jouissances.

Je prise assez les conversations vives, enjouées, aimables d'une tablée d'amis. Le billard est un bel et bon exercice d'adresse qui laisse la tête libre et constitue une gymnastique salutaire. Quant au jeu de cartes, il peut être utile comme dérivatif.

Mais je plains sincèrement ceux pour qui ces récréations excitantes sont devenues un besoin que chaque soir rappelle avec une puissance nouvelle. Je parle ici des pères de famille que cette vie captive et enchaîne au point qu'ils ne se sentent plus la force de s'y soustraire.

L'habitude, le pli pris, voilà qui est fatal, fatal à la famille. On se fait si vite à cette vie extérieure!

Chaque soir on se retrouve au même endroit, à la même table, avec les mêmes amis. N'a-t-on pas toujours quelque chose à se dire ou une revanche à prendre au jeu? Un peu comme ceci, un peu comme cela, la soirée se passe, et on rentre chez soi à la seconde in-jonction de la police.

Pendant ces soirées, que se passe-t-il à la maison? Vous le voyez d'ici, madame.

Si l'épouse a peu de besoins d'expansion,

qu'elle soit énergique et prudente, elle élèvera ses enfants, quand même, et leur inspirera l'affection et la crainte de leur père. Elle saura peut-être montrer à son mari un front calme et serein, à la pensée que son sort pourrait être pire. Sa maison sera bien dirigée et on y verra régner l'ordre et l'économie.

Mais qu'on ne se s'y trompe pas; ce sont là de rares exceptions.

L'éloignement continu des deux époux est une chose grave; on s'y fait, mais il n'y a plus d'intimité, d'échanges d'idées.

Si par hasard monsieur passe quelques instants à la maison, il est, — comme vous le dites très bien, madame, — frappé de mutisme. Il ne sait pas trouver un mot aimable, et pourtant il passe, à son cercle, pour un spirituel causeur.

Voilà où on arrive quand le mari prend son centre de jouissance en dehors de la famille.

Et c'est là un des résultats les moins fâcheux de cette manière de faire.

Car, si au lieu d'une femme modèle, la maîtresse de la maison est faible et insouciant; si les besoins de son intelligence ou de son cœur la poussent à rechercher la société, alors la communauté entière en souffre.

Les enfants sont livrés sans surveillance à des mains étrangères; madame fait des visites et en reçoit; le ménage est mal tenu, et le navire conjugal s'en va à la dérive et finit par sombrer un beau jour!

A qui la faute, si le mari en sortant de chez lui chaque soir ouvre la porte à tous les abus?

Je voudrais avoir exagéré, madame; mais, malheureusement, il n'en est rien. L'indifférence mine aussi sûrement les ménages qui paraissent le mieux assortis que l'eau qui, tombant goutte à goutte, arrive à percer le rocher. Vous n'êtes pas sans en connaître de nombreux exemples.

Aussi, — j'en appelle à votre expérience, — ne vaudrait-il pas mieux que les hommes, au lieu de revendiquer des droits nouveaux pour les femmes, voulussent bien d'abord les faire jouir de la plénitude de ceux que leur accorde le mariage?

Je vous ai parlé bien franchement, j'ai fait mon *mea culpa*. Dans ma prochaine, je vous entretiendrai de mes griefs contre les dames. Croyez, madame, à tout mon respect.

L. C.

Sport et sport.

On nous écrit de Lausanne :

Que « Gringalet » loue le sport du cheval, que « Sam » défende celui du vélo, tout cela m'est bien égal. Quoique mauvais sportman, j'admire l'un et l'autre de ces deux exercices.

Je souris bien un peu à la vue de certains cavaliers qui viennent faire leurs petits effets de torse, au coup de midi, sur la place de St-François, ou à celle de quelques vélocemen, qui s'efforcent d'afficher, dans leur demi-nudité, des biceps gros comme des fuseaux. Peu importe encore, c'est du sport et chacun est content.

Mais ce que je veux critiquer ici, c'est l'engouement qu'ont pris les femmes pour la bicyclette, bien que chez nous ce genre d'exercice n'a pas encore séduit beaucoup de nos gracieuses dames.

Qu'on laisse aux femmes de la soi-disant pudibonde Angleterre le caprice de ces sports bruyants et tapageurs, tels que cycle et cricket; mais de grâce, mesdames, nous qui cherchons en vous la modestie et la candeur, ne vous exhibez donc pas à califourchon sur un pneu, en costume masculin, dévorant les kilomètres.

On a beaucoup cherché à faire valoir la grâce du costume de bicycliste porté par la femme. Je suis très jeune encore, et j'éprouve, il est vrai, un malicieux plaisir à contempler certains charmes ainsi dévoilés; mais combien je suis plus fasciné, quand je vois une jolie femme relever discrètement sa robe par un temps pluvieux, laissant voir un pied mignon et deviner le reste.

Faites tous les sports que vous voudrez, mesdames, mais ne faites pas ceux qui compromettent votre dignité. Restez femmes, conservez votre costume, que vous portez avec infiniment plus de goût que le nôtre, et ne vous laissez pas entraîner par la fougue qui s'empare de nos jours, de ces femmes » fin de sexe. »

DREAM.

FAVEY ET GROGNOUZ A YVERDON

XXV

Nos deux promeneurs causèrent longtemps encore des diverses scènes du musée qu'ils venaient de visiter; Napoléon, surtout, absorbait leur pensée. Ils en parlaient avec enthousiasme. Cependant, Favey ne put s'empêcher de faire la réflexion qu'à côté de tant de gloire militaire, il avait fait beaucoup de mal.

— Que de monde il a fait mourir! disait-il.

— Pardine, répliquait Grognoz, on ne peut pas faire la guierre sans tuer quelqu'un. Comment veux-tu?..

— Oui, mais il faut être de bon compte: voilà un homme qui ne pouvait pas rester un moment tranquille et qui cherchait des niaisés à toutes les puissances: épi crac! il leur tombait dessus!

— Oh! je sais bien. Avec lui il ne fallait pas cressener, sans quoi!... Mais ça fait rien, c'était un rude lulu! Te rappelles-tu de la campagne de Russie? Tu sais, nous avons ça lu ensemble un soir. Quand même il gelait à pierre fendre et que ses soldats, qui avaient les doigts enmoultis, ne pouvaient plus tirer le gatollion, il allait quand même contre l'ennemi!... Tonnerre!... il paraît qu'ils ont rudement souffert! On dit qu'en revenant l'armée était tout éparpillée.

— C'est bien sûr, ajoutait Favey; il ne fallait pas aller là-bas au gros de l'hiver, avec les cramines qu'il y fait. C'est dans cette guierre qu'il avait ramassé ses douleurs asiatiques... D'ailleurs, quand on a une belle place comme celle qu'il avait, on reste un peu tranquille. Je parie



qu'il n'a pas passé seulement quinze jours de suite avec sa Joséphine.

— Ma foi non ; il était encore plus souvent dehors que nous... Eh ! Monsieur le régent ! Mais qu'est-ce que vous faites par là ?... quel bon nouveau ?... Voulez-vous pas vous asseoir un moment ?...

— Merci, je viens de prendre un verre avec un de mes collègues, et comme je tiens à rentrer ce soir, je veux visiter un peu la place de fête.

— Nous nous rentournons aussi ce soir, notre notaire nous attend pour une affaire ; ça fait qu'on prendra le train ensemble. Et pi, si ça ne vous dérange pas, nous ferons un petit tour avec vous par là.

— Avec grand plaisir, messieurs.

— Alors vous avez sans doute bien visité l'Exposition, depuis mon départ d'Yverdon ?...

— Eh bien, pas pour dire, fit Grognez, nous aimons mieux y retourner plus tard ; il y aura moins de monde. On a voulu y aller hier, mais c'était toujours pis. Alors j'ai dit au beau-frère, si au lieu de se faire cougner pendant demie-heure vers cette porte nous allions dire bonjour à l'ami B., vous savez, le père de la jolie demoiselle, puisqu'on n'a pas encore pu le voir ? Nous y sommes allés épi la journée s'est passée comme ça sans s'en apercevoir.

— Mademoiselle Angéline y était-elle ? demanda le régent d'un air embarrassé.

— Aloo, et le papa aussi.

— Vous a-t-il parlé du mariage de cette charmante enfant avec l'élégant monsieur en question ?

Et Favey riait aux éclats :

— Ah ! ah ! elle est bonne celle-là !..... Vous êtes bien toujours le même, mossieu le régent. Mais aussi vous ne voulez pas nous écouter. Il y a pas plus de mariage là que sur ma main.

Ceci entre nous : on a comme ça fait causer un peu le père, sans faire semblant de rien, et il nous a tout raconté.

— Bah ! exclame l'instituteur.

— Oui. Et savez-vous ce que c'est que ce beau mossieu dont vous avez tant peur ?... Un commis-voyageur, une espèce de freluquet qui vend des liqueurs, et qui les embête tous avec sa blague, chaque fois qu'il vient. Voilà tout !

Ah ! si vous croyez que mademoiselle Angéline se laisse ainsi entortiller par ce saute-ruisseau, vous vous trompez ; elle n'est pas si tantoume que ça ; elle voit clair, allez, épi le père aussi.

— Sans doute, sans doute.... Ah ! quelle ravissante femme ! fit l'instituteur avec un soupir de soulagement et un rayon de joie dans les prunelles.

— Alors, laissez-moi vous dire, continue Favey, tout en buvant un verre avec le père, on lui a comme ça un peu parlé de vous...

— C'est pas possible !...

— Attendez, attendez, bougez pas le bateau, faut pas croire qu'on lui a dit l'affaire d'embêtement ; ça est venu peu-za-peu. On lui a dit que ma foi sa fille nous plaisait rudement, mais qu'il y avait quelqu'un que nous connaissons à qui elle plaisait encore bien plusse, un brave jeune homme qui était venu deux fois au café avec nous. « Peut-on vous demander qui c'est ? » qu'il nous dit comme ça. « Pourquoi pas, qu'à lui réponds. C'est mossieu l'instituteur de chez nous, qui est aimé et estimé de tout le village et qui a une des meilleures places du canton de Vaud. Alors vous savez.... il est seul.... et.... »

— « Oh ! je ne demande pas mieux que de faire sa connaissance ; au moins on sait à qui on a affaire, on peut causer... A présent, vous savez.... c'est pas à moi à faire l'amour pour lui. »

— Il vous a répondu cela !.....

— Oui, mossieu le régent, voilà comment ça s'est passé, ajouta Grognez, mon beau-frère vous a dit la pure vérité. Epi ne faites toujours votre nigaud, estuisez le terme comme on dit, allez-y rondement, loyalement.... Vous qui maniez si bien la plume, envoyez vite un petit mot de billet par écrit au père ; alors une fois l'affaire engrenée, ça ira tout seul.

Tout en causant ainsi et marchant à petits pas, ils arrivèrent près du grand carrousel connu sous le nom de *montagnes russes*, et dont toutes les petites voitures étaient bondées, chacun voulant tâter de ce curieux mode de locomotion ; c'était un véritable engouement.

L'instituteur n'y tenant plus de joie, prit les deux mains de Grognez en s'écriant : « Chers amis ! que vous me faites de bien !... Vous le savez, la dernière fois que nous allâmes au café et que nous la vimes causer presque intimement avec le dit personnage, tout espoir m'abandonna ; vous m'encourageâtes à persister, il est vrai, mais j'étais si ébranlé... Mais pardon, je crois vraiment que voilà ces dames ! »

— Quelles dames ? demanda Grognez.

— Mesdames vos épouses... là... sur les montagnes russes... Voyez... attendez... là, là !

Les deux beaux-frères écarquillaient les yeux, mais ne pouvaient personne reconnaître parmi ce monde entraîné dans une course folle aux sons de l'orgue de Barbarie.

Puis Favey s'écria tout à coup : « Ma foi, on le dirait presque... Attendez qu'elles repassent... C'est que ça tourne d'un dare qu'on est tout ébloui. »

Bientôt le mouvement de la machine se ralentit, et il n'y avait plus à douter, ces messieurs se trouvaient bel et bien en présence de leurs chères moitiés.

(A suivre.)

Un de nos lecteurs nous envoie, sous le voile de l'anonyme, les jolis vers suivants, en réponse à ceux que nous avons publiés samedi dernier, sous le titre *Grand'mère*, et signés : Augusta Coupey.

La défense des grand'mères.

Je viens pour relever le gant,
En l'honneur des pauvres grand'mères.
Quoique chétif et peu fringant,
Ceignant mon casque et ma rapière,
J'accours, rempli de bonne foi,
Engager un galant tournoi.
Eh quoi ! vous dites, gente dame,
Si j'ai bien compris vos raisons,
Que l'on devient jaune et grognon
En vieillissant, et que la flamme
Du soleil, ne chauffe plus
Ces êtres tristes et perclus.
O que nenni ! j'en sais plus d'une
Qui ne boude pas le soleil
Et sourit même au clair de lune ;
Qui ne cède pas au sommeil
Au prône. En plus, gaie et charmante,
Se promenant sans embarras,
Alerte, point du tout tremblante,
Et ne toussant pas tant que ça.
Toujours par le bien occupée
Du logis, bienfaisante fée,
Gâtant ceux-ci, gâtant ceux-là.
Lorsqu'on fut sage, qu'on fut bonne,
A l'heure où s'enfuit la beauté,
Les cheveux blancs sont la couronne
Qui parle d'immortalité.
Combien, qui la portent, sercines ;
Avec un petit air de reines ;
Puis quand la mort vient les ravir
On pleure... Elles étaient si chères
Et l'on bénit leur souvenir.
J'ai dit : Et vivent les grand'mères !

Un Don Quichotte.

Lè crouiès dierrès et lè z'Espagnolets.

C'est portant terriblio qu'on ne pouèssè jamé vivrè ein pé deïn stu pourro mondo, kà lài a portant adé dào graduzdo decé, delé ; et cliào qu' einmodont lè niésès c'est justameint lè pàys qu'on dit civilisà, kà quand bin l'on dà z'écoulès po lè z'èduqu' à, d' ài z'incourà et d' ài menistrès po lào, prèdzi que ti lè z'homme sont fràrès, ne sont conteints què quand pàovont allà subastà et robà d' ài z'altro pàys que ne lào dàivont rein, bourlà lè màisons, ètéri lè dzeins et fèrè à pàyi dà z'impoù à cliào que ne passent pas l'arma à gautse.

L'est cein que font deïn stu moment lè z'Espagnolets deïn ce pàys qu'on lài dit : Cubà, iò on fà lè pe bounès cigarès dè Grandson. Lè dzeins dè per lè que sont onco dèzo la patta dè l'Espagne volliont fèrè à Davet et ma fà l'ont bin rèsion ; mà l'Espagne lào z'a einvouyi contrè, quatre iadzo mè dè bataillons que y'eïn a z'u à la dèfrepenàie dè Polhi-lo-Grand, et sont lè à ferraili et à mettrè tot à fù et à sang, que ma fà l'ont dào fi à retoudrè, kà cliào gaillà dè per lè n'ont pas poàire dè lào crenenà et dè se branquà contrè leu, qu'on ne sà pas onco cein que ceïn va bailli. Tadà que cliào bràvès dzeins pouèssont nettiyi lo pàys dè cliào z'Espagnolets, coumeint lè petits cantons ont fé ài baillis lè z'altro iadzo.

Ora, s'on savà du quand lè z'Espagnolets fotemassont per lè, faut returnà coumeint vo vé derè, on bocon ein derrai.

Dào teimps iò la jografie n'ètai pas onco einveintàie, qu'Ulysse Guinand n'avai pas onco écrit l'abrègè et iò n'avai onco min dè mappemonde, l'Espagne ètai la premiere dè l'ècoula ein Urope, et l'avai dza passà *Essacé* que lè z'altro n'eïn ètiont pas onco à *Qualande*. Lè godem, lè iaia, lè borgognons, lè macaroni, lè dieu-me-dane, lè combi et lè cosaques n'ètiont onco què dà crazets à coté ; ma ceïn a bin tsandzi du adon et cliào z'Espagnolets ont bin dérupidà.

Deïn ce teimps l'ètiont dà tot fins po allà ein liquietès et ein alleint dinsè roudà ein naviot su la granta golhie, m'eïnlevine s'on bio dzo que y'avai avoué leu on certain Colomb, qu'on lài desà Christofe, n'ont pas trovà on pàys qu'on ein avai jamé oïu parlà et que n'ètai pas su lo cadastre. Et coumeint cliào z'Espagnolets ètiont bataillà què dà tonaires, l'ont dè suite tsertsi nièze ài dzeins dè stu pàys et lào z'ont de : « Ora, n'ia pas ! s'agit pas dè crenenà ; voutro pàys no convint, no lo faut, coute qui coute ; on va vo mettrè dà baillis po vo fèrè à pàyi lè s'impoù, et dà dimiào, et arreindzi vo ! cliào que faront lè renitants, gâ ! faut dzourè ! »

Ma fà cliào pourro diablo ont bin coudi sè rebiffà ; mà n'ont pas pu sè branquà contrè, kà n'aviont po arma à fù, què d' ài nounous et d' ài beclirès, tandi que cliào dè pè l'Espagne aviont d' ài batons bornus que cratchivont lo fù coumeint d' ài seringuès et que fasont dà débordenàies que lè pourrès dzeins dè per lè cruront que cliào gaillà manièvent lo tounèro, et l'ont du bastà et sè soumettrè. Et l'est dinsè que cliào z'Espagnolets ont prai on eimpartià dè cliào pàys qu'on a su ein après que c'ètai l'Amèriqua ; mà quòui trào impognè, mau retint ; ceïn est bin z'allà por leu tandi on part dè teimps ; mà tsau pou et petit z' à petit, cliào gaillà dè pè l'Amèriqua sè sont allurà ; l'ont coumeinci à fèrè « torche-mireau » et à traîrè la leinga ài baillis ; sè sont rebiffà contrè lè z'Espagnolets et ont fini pè lè fottrè frou dè tsi leu ein lào deseint : « A la revoyance ! »

L'Espagne n'a bintout pe rein z'u per lè què ceïn que lài restè ora, dont lo pàys dè pè Cuba, que vao fèrè coumeint lè z'altro. Volliont-te rèsui ? Diabe lo mot y'eïn sé ; deïn ti lè cas, on tsin su son fémè ein vaut dou, et ceïn sè porrà bin que l'ausson lo dessus. Cliào dier-